

Sous le lac

Cédric Harmali

Charles Socle vivait dans une vieille baraque au fond des bois, seul avec son chien : une usine à râles baptisée Calcutta, un soir de mélancolie. Depuis longtemps, le vieil homme ne comptait plus ses années d'exil. Les choses de la mémoire ne l'intéressaient plus, et ses souvenirs, si peu consommés, ressemblaient à ces antiques statues rongées par l'usure.

D'ailleurs, c'est grâce à cette exceptionnelle aisance pour l'oubli que le vieillard prétendait s'endormir, chaque soir, dans le plus pur des silences.

Cette quiétude, Socle la préservait en se rendant le moins possible au village : hameau spectral étendu à la lisière de la forêt. De fait, l'homme connaissait bien les âmes fourbes qui grouillent dans les campagnes reculées. Comme tant d'autres avant lui, il avait été soumis à ces jugements irrévocables murmurés au coin de l'église, ou encore à ces nébuleuses prophéties macérées dans le vin chaud.

Dans ces minuscules pays – qui s'entourent généralement de champs labourés et de frontières mortes – la peur rivait les corps dans les sillons ocre des terres. La nuit tombée, les distilleries remplissaient les panses d'aigreurs, vidaient les discours de sens, et enfonçaient les têtes et les cœurs dans la certitude. Le monde se réduisait souvent aux limites barbelées des enclos à vaches. Ainsi, les granges et les bœufs étaient à l'abri, tout comme la couenne épaisse des esprits.

Cela n'avait aucune importance. Charles Socle n'avait, de toute façon, plus rien à dire aux hommes, et plus grand-chose à regretter chez les femmes. Il jouait trop mal aux cartes pour se faire des amis et une certaine forme de paresse le protégeait des égarements romantiques. En y réfléchissant bien, l'inverse était tout aussi recevable : trop mauvais joueur pour l'amour, trop feignant pour l'amitié.

Bon, avouons tout de même que la petite caissière de la supérette ne le laissait pas indifférent, lui-même en convenait. Du reste, elle ne laissait indifférent aucun mâle du village. Ils la contemplaient tous dès que l'occasion s'y prêtait, fascinés comme des enfants devant les voiles d'une caravelle. Cette fille, elle avait une audace d'apprentie coiffeuse, la grâce enflée d'une esthéticienne de campagne. Son cul, en forme de promesse, au parfum de l'ambition, semblait sortir des forges brûlantes d'un satyre, et ses cuisses, tout aussi miraculeuses, ressemblaient à deux jambons retenus dans leurs filets écarlates.

2

Quand Socle passait à la caisse, il se penchait souvent sur ses courbes, discrètement, comme l'homme du monde qu'il avait été. La caissière vantait les mérites de certains articles, afin de rallonger la conversation. L'alchimie crevait les yeux. Socle, malgré son âge, et en dépit de l'isolement, avait conservé ses manières intactes.

Bien sûr, il avait songé à approfondir leur relation, et ainsi enterrer le village sous un charnier de ragots : il voyait déjà les hommes s'immoler à la rancœur; et les femmes suer la vertu dans leurs cuisines, prêtes à cracher conjurations et mauvais sorts par-dessus les fenêtres.

Cependant, il se contenta de placer la jeune fille au sein de fantasmes poussifs, à la volupté sûre, aux mises en scène éculées. Quelques minutes avant de s'endormir, il voyait leurs deux corps, réfractaires à toute harmonie, se répandre sur le canapé-lit de la jeune fille :

« As-tu lu *Tropique du bélier* de Gustave Miller ? » demande-t-elle

entre les héroïques coups de reins du vieux Socle qui, à aucun moment, ne pense à ses coronaires.

« Tu veux sûrement parler de Tropic du cancer de Henri Miller. Oh, je t'en prie, ma douce Persane, pas de ça avec moi.

- Je suis vosgienne, vieux con. »

Ainsi, Charles Socle s'endormait satisfait, laissant s'estomper la délicieuse adepte de Spinozo. Et, une fois l'homme endormi, Calcutta, la vieille planète infectée, venait sournoisement se caler contre son ventre.

*

Reprenons les choses dans l'ordre. En préambule, nous apprenions que Charles Socle est un homme peu disert, au passé redessiné selon la décence. Une sorte d'ermite enroulé dans l'ombre, et dont la libido est menacée d'extinction. C'est une manière comme une autre d'esquisser un portrait, mais il convient de nous interroger plus concrètement sur son quotidien :

M. Socle ne travaillait pas. Aussi, nous ignorons la façon dont il subvenait à ses besoins. L'hypothèse la plus probable est que le vieil homme vivait de ses économies. Une chose est certaine, il ne recevait aucune rente, ni pension provenant d'un quelconque fond de retraite. Les zones d'ombres s'empilaient, indissolubles.

En revanche, nous pouvons certifier que la solitude lui donna le goût des livres. Il s'initia aux œuvres de Dostoïevski. Sous son porche, il passait ses journées à déchiffrer les pages de l'auteur russe, cherchant son chemin dans les labyrinthes noirs de l'âme slave.

Malheureusement, l'homme ne se contenta pas de cette quête silencieuse. Un jour, il poussa les portes d'un antiquaire et acheta un violon sans vernis, terne comme une stèle aux courbes de femme. Sous ses doigts osseux, la relique se muait en une véritable machine à blasphème. Dès que Socle commençait à jouer, la gueule de Calcutta se remplissait de suppliques funèbres. Néanmoins, l'animal tenait bon sous les rafales de fausses notes, priant pour la capitulation du bourreau, comme seuls les chiens savent le faire...

Ces initiations venaient s'entrecouper de balades plus ou moins longues. En de très rares occasions, Socle étirait ses jambes jusqu'au village, afin de faire circuler son sang (confiait-il à son chien). Son parcours se terminait toujours sur un morceau de pierre donnant sur la cour étriquée de l'école primaire. Le vieillard attendait, épiluchant son orange, que les légions maussades arrivent dans la cour. Il regardait alors les garçons se former en petits groupes de joueurs de billes, tandis que de jeunes filles, blêmes comme l'hiver, s'entraînaient à la marelle.

4 Certains enfants s'échouaient sur des bancs peints, reclus dans l'ombre consolante des platanes.

Socle assistait à la scène à travers le grillage affaissé, dans l'hébétude. Il se demandait comment cette petite école arrivait à fabriquer des créatures si consumées. Ils portaient tous sur eux le pressentiment de vies échouées. Leurs épaules charriaient la mélancolie de ces orphelins pâles, trop vite endeuillés de leurs enfances. Le silence était leur uniforme.

Socle n'avait jamais vu une chose pareille. Lorsque la cloche sonnait la fin de la récréation, les troupes disparaissaient sous le préau, emportées par ces mêmes bourrasques qui tapissent les trottoirs de feuilles mortes. Charles Socle reprenait alors sa marche. Le plus souvent, il faisait un détour en direction de la supérette, mais pas toujours.

C'est ainsi que le temps passait pour le vieux naufragé, dans l'incontinence des saisons. L'archer tailladait les cordes du violon. La littérature russe déployait ses

abîmes. Promenade. Supérette. L'homme survivait, blotti contre des rêves souffreteux, et toujours flanqué de cet astre pestilentiel : Calcutta, mon fidèle Calcutta.

*

L'étranger entra dans l'immuable bistrot. Le tintement de la porte réactiva l'automate somnolant derrière le comptoir. Au fond de la salle, les dernières belotes tournaient sur les tables, comme des horloges.

L'étranger s'installa et commanda une bière.

- Excusez-moi, connaissez-vous le domaine de Vallebrune ? Demanda l'étranger.

- Vallebrune, répéta le taulier, il n'y a plus rien dans ce coin. Les mines ont fermé depuis longtemps, les terres sont complètement vides. Vous cherchez du travail ?

- Non. Je cherche une ferme, on m'a dit qu'elle se trouvait là-bas.

- Une ferme ? Doit bien rester un baraquement ou deux, mais une ferme...

- Pourriez-vous m'indiquer la route ?

- Vous devez sortir du village en direction de Bodlois. Continuez tout droit jusqu'à la déchetterie, puis prenez la première à gauche, le sentier qui s'enfonce dans les bois vous conduira à Vallebrune. Mais à votre place, j'attendrais demain pour m'y aventurer, la forêt peut devenir un vrai labyrinthe au coucher du soleil.

- Merci.

La bière terminée, l'étranger reprit la route. La nuit couvrait le village

et ses champs insomnieux. Au volant de sa voiture, il traversa des ruelles noires, pavées de pierres défoncées. Au loin, le cri des bêtes ricochait sur le ciel, et retombait, nu, au fond des caniveaux. La route, encore elle, se dit l'étranger qui, insensiblement, se vautrait dans ses replis d'asphalte, dans ses brumes où naissent les légendes dont se servent les pères pour enlacer les fils. Le sommeil pesait. Il était vieux. Le décor, sans cesse, lui suggérait l'arrêt : les arbres morts, les vignobles exsangues, les montagnes noires, la profondeur des fossés.

Aux alentours, il était le seul à bouger encore.

La déchetterie se dessinait peu à peu sur le bord de la route. Il vira à gauche. La voiture s'engagea sur une traverse démontée. Il tenta d'éviter la caillasse et le bois mort. Il s'enfonça dans la forêt, comme un insecte remonte le cours de la sève, sous l'écorce d'un chêne. À la lumière des phares, la forêt retenait ses gestes, ne sacrifiait que des ombres. À gauche, un petit chemin descendait sur un terrain déboisé. Les mines, Vallebrune.

6

L'étranger s'arrêta au croisement des deux sentiers. Tout droit devant lui, des volutes de fumée s'échappaient entre la cime des sapins. Il tourna à gauche et s'arrêta devant la grille qui condamnait l'accès aux galeries. L'étranger sortit de la voiture, torche à la main, et se pencha devant l'entrée du tunnel. L'abîme rejetait le parfum âcre des eaux souterraines, de ses pluies qui tardent à mourir.

Aucun fantôme de coup de pioche ne se fit entendre.

Féerie pour une autre fois.

Il se remit dans le droit chemin, continua à pied. Il se savait proche. Le froid cristallisait le bruissement des feuilles. Il marcha une centaine de mètres encore, sous le regard des rapaces logés dans les alcôves. La forêt se parait, à certains endroits, de branches perlées d'ambre, de murmures imaginaires.

Le chemin s'élargit sous ses pas, la maison de bois se dévoila enfin. Chétive, elle semblait rivée à la terre par des racines incertaines. L'étranger gravit les marches tendres du perron. Soudain, un chien se mit à aboyer derrière la porte.

*

Calcutta se précipita, entonnant une ode à la gloire de quelque dieu carnivore. Socle, dont le visage s'était enfoui dans la chair d'un faisan, se déplia.

On frappa à la porte.

Le vieillard s'empara du couteau posé sur la table. Puis il rejoignit le valeureux cerbère devant l'entrée.

- Qui est là ?

- Excusez-moi de vous déranger à cette heure, Monsieur. Mon véhicule est tombé en panne dans la forêt, non loin des mines, serait-il possible de me servir de votre téléphone afin d'appeler la gendarmerie ? La batterie de mon portable est complètement vide. C'est l'affaire de quelques minutes, tout au plus.

- Je n'ai pas le téléphone et les gendarmes ne viendront pas vous chercher ici. À cette heure, ils sont déjà tous dans l'eau de vie et les cartes.

- J'aimerais quand même essayer, c'est que... la forêt est un vrai labyrinthe au coucher du soleil, vous comprenez ? À mon âge, les balades à la belle étoile ne sont plus vraiment indiquées. J'ai avec moi l'alimentation de mon téléphone, il me suffit de le brancher à une prise, vous avez peut-être une prise électrique ?

- C'est possible. Vous êtes un touriste ?
- Pas exactement, je viens de Bodlois.
- Ah, oui, Bodlois, une ville étrange à ce qu'on m'a dit, paraît qu'on y brûle des cadavres à la pelle là-bas, et pour rien.
- Excusez-moi d'insister, Monsieur, mais il fait froid...
- Attendez une seconde.

Socle alluma la lumière du porche et ouvrit légèrement la porte. Il jaugea l'étranger. L'étranger jaugea Socle. C'était deux vieillards, leurs âges se valaient, se confondaient, il n'avait plus d'importance. Le seuil était atteint.

À travers la fine embrasure, Calcutta tenta une percée qui avorta sous la poigne de son maître.

- Elle a l'air féroce cette bête, dit l'étranger.
- Elle est maline. Bon, allez, restez pas là, vos vieux os ne tiendront pas longtemps par ce temps, je sais de quoi je parle. Entrez.

Posées sur de longues étagères, des rangées de bocaux longeaient les cloisons. À l'intérieur des récipients, des œufs macéraient dans un liquide transparent. Un buste en argile à l'effigie d'un enfant trônait sur un buffet massif, aux côtés d'un violon sombre et luisant. La cheminée de pierre portait un feu maigre, et s'ouvrait comme l'entrée d'un ossuaire. Et puis, il y avait les odeurs. D'abord, celle de la viande, de l'ail et du thym, puis un parfum plus profond, plus humide, celui des puits et des chapelles. Il y avait aussi ces portes, entrouvertes sur le versant sombre de l'imagination. On

supposait des chambres sépulcrales, des salles de bain grises et froides, des ateliers où pendent des fourrures, ou des cuisines écumantes dans lesquelles le gibier sort son jus, dans la fonte abyssale des marmites.

L'étranger regarda les œufs baigner dans leurs liqueurs.

- Ça change des habituelles bibliothèques.

- Pardon ?

- Vous semblez aimer les œufs.

- Bien sûr, tout le monde aime les œufs. J'ai un poulailler derrière la maison, mais les bestioles se sont toutes évaporées.

- On vous les a volées ?

- C'est possible, ou alors je les ai mangées. Je ne me souviens pas.

Le visiteur pénétra dans le halo souple des flammes. Il pencha sur le feu un de ces sourires hâves, que la nostalgie creuse sur les visages perdus. Puis, il prononça ses mots :

- Tu ne te souviens pas de moi non plus, Gabriel. »

Gabriel. Un mot. Sept lettres. Sept clous enfoncés dans la poitrine du vieux Socle. Il recula sous l'impact.

- Qui êtes-vous ?

- Laisse-moi te mettre sur la voie.

L'étranger défit les boutons de sa chemise, dévoilant les éclats de chair boursoufflés sur son épaule.

- Jean ?

- Comment vas-tu mon vieil ami.

- C'est impossible... Il n'y a que Sophia qui sait.

- Sophia est morte.

- Tu l'as tuée ?

- Elle avait 82 ans, Gabriel. Elle s'est endormie.

- Et tu es là pour me border à mon tour, on t'a promu marchand de

sable. Cette vieille garce m'a trahi.

- Non, c'est faux, elle ne l'a pas fait. C'est une visite de courtoisie, j'ai moi aussi pris ma retraite, quelques années après toi.

- Pourquoi maintenant ? Nous sommes deux vieillards, qu'avons-nous à nous dire ?

- J'ai un cancer. Dans trois mois, il m'aura entièrement consumé. Certaines douleurs vous rendent à la nostalgie. Et puis, il ne reste plus que toi et moi, alors...

- C'est une idée stupide. Pourquoi vouloir exhumer les fous que nous étions. Ils ne t'aideront pas à mieux mourir. Laisse donc les bêtes sous terre, peut-être partiras-tu en paix.

Jean improvisa un petit tour du propriétaire à travers le salon.

- C'est-ce que tu as fait, n'est-ce pas ? C'est donc ça, le privilège de ta désertion : choisir le bois de ton cercueil. C'est du chêne ?

- C'est du hêtre et tu devrais mieux choisir tes mots. Tu parles de désertion, comme si nous étions une armée.

- Tu as raison, nous n'étions pas une armée, mais une fratrie.

- Pauvre relique... après toutes ces années tu souffres encore de cet idéalisme borgne. »

Jean revient sur ses pas, face à son ami.

- Je ne vois aucune croix sur les murs.

- Les arts décoratifs ont cessé de m'intéresser.

- La vieillesse t'a rendu à ce point cynique ?

- Oh, encore une fois, tu te trompes. Le cynisme est une langue d'humaniste, de déçus profonds : le dernier repli des grands sensibles. Je ne crois pas être de cette espèce-là, bien que je la préfère à celle des idéalistes.

- L'idéalisme fabrique des héros.

- Tout comme des monstres. Ce sont les deux faces de la même pièce, les deux yeux de la même face.

Gabriel partagea son repas avec le visiteur, pendant que Calcutta implorait sous la nappe sa ration de festin. À plusieurs reprises, Jean tenta de forcer certaines portes, ou plutôt certaines archives scellées depuis longtemps dans la mémoire de son hôte. Les hommes de leurs âges le font tous, lorsqu'ils se font face : remonter la rive du bon vieux temps. Ce fut peine perdue. Gabriel se fit un plaisir d'éluder les questions gênantes. Aussi, quand Jean voulut savoir si son ancien frère d'armes conservait des traces de leurs exactions (il parla entre autres de photos, de registres, de listes fantômes...), Gabriel lui proposa une larme de calva, noyée dans du café tiède.

Puis, vint le moment pour Jean d'évoquer l'inévitable, les regrets. Dès lors, les yeux de Gabriel s'illuminèrent, et son dos, jusque-là courbé comme la lame d'une serpe, se déplia d'un coup.

- Ah! J'attendais le moment où tu allais vomir cette vieille sornette. Les regrets! Des ustensiles bien commodes, n'est-ce pas ? Tu les as écumés combien de fois ? Hein ? Vieux requin édenté, autant que le ventre d'une femme moulée dans le rêve. Jusqu'à tant faire une jolie cathédrale, brique par brique, remord par remord. Avec une large nef sur laquelle ramper. Des rangées de bancs pour peser tes pêchés. Et même un lavoir, décoré de ténèbres, pour s'occuper de ton âme : elle en sort rincée, essorée, frappée au battoir, limpide comme l'eau d'un lagon! C'est grâce aux regrets que tu arrives encore à respirer dans ce monde. Moi, je vis hors de lui, le souffle court et sans regret. J'ai fait le choix inverse.

- Comment peux-tu y arriver ?

- L'oubli, mon ami, les eaux mortes. C'est un substitut efficace aux regrets.

-Tu ne me feras pas croire que tu as oublié.

- Pas les actes, seulement les visages. Quand tu n'es plus en mesure d'apposer un visage sur un acte, celui-ci se vide de sa substance. C'est un abcès sans pus. Un fantôme sans regard.

- Un fantôme sans regard... Tu choisis bien tes mots. Laisse-moi te conter une histoire qui, j'en suis presque sûr, t'arrachera un sourire, écoute bien :

Ma grand-mère était une créature de bibliothèque. Elle descendait d'une vieille famille d'aristocrates qui lui laissa, pour seul héritage, le goût de l'encre. Avec l'argent que mon grand-père lui laissa à sa mort, elle put réaliser son rêve, et ouvrit une petite librairie dans l'un de ces sous-sols tuberculeux du centre de Paris. Parfois, ma mère et moi allions lui rendre visite. Je n'étais encore qu'un enfant, mais je me souviens de l'inquiétude qui se lisait sur le visage de ma mère, quand nous traversions la rue Guisard. Elle m'enfonçait la tête dans les profondeurs de ses jupes, pour que je ne voie pas ces autres enfants, creusés de fièvre, qui s'endormaient sur le pavé froid, en attendant le pain. Je me souviens aussi de ces femelles, énormes et terreuses, qui versaient leurs poitrines sur des cageots de fruits gâtés pour nous vendre leurs typhus. Ces scènes, je les ai pourtant vues.

Nous trouvions donc mon aïeule dans son antre, au bord de l'effacement. Elle semblait toujours ravie de me voir. Ses baisers édentés se baladaient sur mes joues. Je m'abandonnais à son cou fébrile, à son odeur de tilleul. Je m'enfonçais dans ses bras, qu'elle-même manipulait comme des breloques. Pendant que ma mère, désespérée, tentait de mettre un peu d'ordre dans cette cave humide, ma grand-mère me racontait des histoires. Comme tous les enfants de mon âge, j'adorais les romans d'aventures, les récits d'explorateurs. Sachant cela, ma grand-mère ne manqua pas, un après-midi, de me parler de cette tribu amérindienne dont j'ai oublié le nom. Il s'agissait d'un de ces peuples de nomades qui suivent les cours d'eau et le versant clair des montagnes. Tu n'es pas sans savoir que, dans ces cultures-là, les anciens

sont vénérés, car ils ont la connaissance de la chasse et de l'hiver. En dépit de leur âge, les plus belles femmes s'étendaient sous leurs yourtes.

Bref, lorsqu'un de ces anciens sentait sa fin proche, on désignait un groupe d'hommes pour l'accompagner vers sa dernière destination terrestre. C'était un lac niché dans les profondeurs des montagnes. Dans ce bassin aux eaux sombres, presque noires, on ne pêchait pas le poisson, mais bien ses propres souvenirs. Cesse de te moquer, écoute-moi. L'ancien, enfoui dans ses dernières fourrures et seul dans sa barque, lançait son hameçon et attendait que son passé jaillisse des eaux, que ses souvenirs mordent si tu préfères. Ils prenaient la forme d'objets divers comme un couteau, un arc, une peau d'ours ou la tunique de sa première femme. Ainsi, avant de mourir, l'homme se souvenait du guerrier, du chasseur ou de l'amant qu'il était.

Voilà où je veux en venir : comme je te l'ai dit, j'ai un cancer, et le traitement qui tenta de me guérir fut long et douloureux. La chimiothérapie me tenait prisonnier d'un étrange sommeil : un interstice brumeux entre deux états de conscience. Dans ces limbes, j'étais un enfant au milieu d'un lac. Je pêchais comme l'ancien de la légende. Toutefois, ce n'est pas un arc que je remontais à la surface, mais des visages, des dizaines de figures pâles, restées intactes pour que je puisse les reconnaître. Parfois, ce rêve conscient, ou cette conscience rêvée, s'arrêtait là, sous le regard vaseux de ceux que j'ai tués. Et puis, d'autres fois, je passais par-dessus bord, rejoignant mes victimes dans l'eau noire... Voilà, fin de l'histoire, tu crois qu'il est pratique de s'écorcher aux récifs de sa mémoire, eh bien tu as tort, je donnerais n'importe quoi pour avoir ce que tu as, pour posséder ce don de l'oubli. »

Les deux hommes commençaient à fatiguer. Les mots devenaient lourds à prononcer, lourds à recevoir. La nuit pesait comme une colonne de vieux livres. À cette heure, les morts prennent du poids quand on les nomme.

Et puis, ils savent attendre le jour pour qu'on les réinvente, les morts. On les apprivoise mieux après l'aube. Ils sont plus doux, plus disciplinés. Ils tiennent sûrement ça des vieux, les morts.

« Nous reprendrons demain, dit Gabriel, si tu y tiens. »

Il y avait un fauteuil et une couverture pour l'un des vieux, et puis un lit et des draps sales pour l'autre. L'un arriva à trouver le sommeil, l'autre pas.

*

14 Gabriel prépara des œufs au plat et du café. On parla peu. On retenait ses humeurs dans le fond des rides. Calcutta, l'immuable continent à parasite, semblait sombre ce matin-là, il resta allongé dans sa corbeille, sans se plaindre.

« Que dirais-tu de faire un bon repas ce midi ? Proposa Gabriel, une bonne blanquette de veau, et des rillettes en entrée; celles des grandes occasions. Ainsi, nos ventres seront aussi lourds que nos lamentations. Oui, nous allons faire un festin de condamnés!

- Je trouve l'idée excellente.

- Pendant que je commence les préparatifs, reprit Gabriel, tu vas descendre au village acheter ce qui manque, je suppose que ta voiture est en état de marche ? Regarde, je t'ai préparé une liste. »

Moins d'une demi-heure plus tard, Jean se retrouva entre les rangées étroites de la supérette. Les petites vieilles se figèrent tels des bibelots à son passage.

La jeune fille qui tenait la caisse enfla un sourire radieux, lorsqu'il s'arrêta devant elle.

« Vous êtes un petit nouveau ?

- Non, je suis juste de passage.

- Nous le sommes tous.

- Je vous demande pardon ?

- C'est Shakespeare, vous savez, les hommes sont tous des oiseaux de passage...

- Et si la vie n'est qu'un passage, sur ce passage, au moins semons les fleurs.

- Baudelaire ?

- Montaigne.

- Les oignons sont en promo aujourd'hui.

- Merveilleux »

Jean reprit la route. L'heure tournait comme une éternelle belote. En plein jour, il ne lui fallait pas plus d'un quart heure pour rejoindre le fond des bois. Gabriel se tenait sous le porche, assis sur le banc. Calcutta était endormi sur ses genoux. Sur les marches du perron, Jean vit du sang sur les mains et la chemise de son ami. Calcutta ne dormait pas.

« Mais qu'est-ce qui c'est passé ? »

- Il était vieux, dit Gabriel, c'était le moment. Elle va me manquer, cette vieille orbite. Ce chien était vraiment unique. Il arrivait à lire dans mes pensées : un authentique monstre de foire. Viens avec moi, je vais te montrer quelque chose. »

Ils contournèrent la maison. Gabriel portait la dépouille de son chien dans ses bras. Ses jambes tremblaient, mais le reste était digne. Sur le côté du poulailler, une petite pente menait à une clairière. Au pied d'un arbre, plusieurs stèles de bois étaient enfoncées dans la terre. Chacune portait le nom d'une ville. Entre Lhassa et Manille, un trou avait été creusé.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Jean.

- Ce sont les villes que j'aurais aimé visiter, une ville pour un chien.

- Depuis combien de temps tu vis ici Gabriel ?

- Longtemps. »

Gabriel déposa son chien dans le trou et enterra sa petite étoile morte.

- Tu m'as menti, n'est-ce pas, murmura Gabriel, le souffle court, tu n'as pas pris ta retraite. C'est toi que l'on a choisi pour en finir avec le groupe.

- Oui.

- Bon. Je vois... Dis-moi, tu as pensé à prendre des citrons ?

- Les citrons n'étaient pas sur la liste Gabriel.

- C'est vrai, tu as raison, je vais aller en chercher, ça me fera du bien, j'ai besoin de faire circuler mon sang. »

- Gabriel, tu sais que fuir ne te mènera nulle part. Faisons ça dignement, veux-tu. Alors reviens vite et, pendant que tu y es, ramène donc une bouteille de vin.

- Le plomb ou le vin, c'est bien ça ?

- Ta mémoire n'est pas si mauvaise en fin de compte. Oui, mon vieil ami, le plomb ou le vin, je te laisse le choix.

Gabriel disparut derrière les arbres, le pas lourd.

Jean resta un moment planté au milieu du cimetière aux chiens. Puis il rejoignit l'entrée de la maison. Reposant sur le rebord d'une fenêtre, un livre retint son attention; il le saisit et s'installa à son tour sous le porche. Le calme qui émanait des bois l'invita à lire le premier paragraphe. L'œuvre commençait par ces mots : « Au milieu des steppes, des montagnes ou des forêts impraticables des contrées reculées de la Sibérie, on rencontre, de loin en loin, de petites villes d'un millier ou deux d'habitants, entièrement bâties en bois, fort laides, avec deux églises... »

Il ne s'était pas enfui. Une bouteille à la main, des citrons dans la poche, Gabriel rentra chez lui au bout d'une heure. Assis face à l'entrée, son bourreau l'attendait. Il caressait, du bout des doigts, la couverture du roman Souvenir de la maison des morts (venait-il, lui aussi, de prêter serment sur l'œuvre de Dostoïevski ?). Dans l'autre main, il tenait un antique revolver.

Gabriel posa la bouteille sur la table et dit :

« Nous mangeons ?

- Non, répondit Jean, nous n'avons plus le temps.

En silence, le fantôme de Charles Socle sortit deux verres du buffet. Il frôla, en passant, la surface luisante de son violon; instrument maudit, pensa-t-il, dont la beauté n'a d'égale que l'ingratitude.

« Alors, ça sera le vin, n'est-ce pas ? demanda Jean, d'une voix calme, presque rassurante.

- Oui, ça sera le vin, et ne prends pas ce ton là avec moi, le coup du prêtre au chevet du malade est une vieille ficelle. Retiens donc tes effets. Sinon, je prends le plomb.

- Très bien. Comme tu voudras... décidément, tu n'as pas changé vieux frère.

- Toi non plus vieux frère, toujours à te glisser dans des postures, dès que l'instant s'épaissit un peu. »

Jean se chargea de remplir les coupes. Il tendit à Gabriel une petite capsule blanche, puis reprit :

« Tu sais, je crois que pour moi aussi la route va s'arrêter ici... »

Il se leva et se dirigea vers les étagères.

« D'abord, je remplirai les étagères de livres, j'ai vu que tu en possédais quelques-uns, moi, j'en achèterai des centaines. Je commencerai par les auteurs russes, tout comme toi. L'endroit ressemblera à la vieille librairie de ma grand-mère. Ensuite, je pense construire une remise pour stocker le bois, peut-être à la place du poulailler. Au printemps, je pourrais même travailler un peu la terre. Je sais que c'est un poncif, mais j'ai toujours voulu avoir un jardin. D'ailleurs, la petite clairière où tu as enterré tes chiens me paraît idéale pour ça. Enfin, encore faut-il que des fleurs puissent pousser sur une terre aussi souillée... Oui, je m'y vois déjà : si mes poumons le permettent, je ferai de longues balades dans la forêt. Je longerais les cours d'eau, pieds nus, en pensant au récit d'aventures de mon enfance. Et, dans le silence des bois, je sentirais peut-être la présence de mon aïeule, peut-être dans l'épaisseur des futaies, ou sous les arches que forment les racines des arbres... Bien sûr, je suis conscient que je n'ai pas beaucoup de temps. Si mon cancer ne me tue pas dans les prochains mois, on enverra quelqu'un finir le travail. Sûrement un petit jeune sorti des camps d'entraînement. Lui, tu peux me faire confiance, il n'aura pas la culture du vin, ça sera le plomb ou pire encore. Les gouvernements tombent ou se succèdent, mais leur mémoire est collective. On ne m'oubliera pas, et ça m'est bien égal. Je suis fatigué. C'est ici que je veux en finir. »

Gabriel se mit à sourire.

« Tu es grotesque, rétorqua-t-il, tu raisones en romantique, comme un écrivain qui touille ses plaies pour noircir un poème. Crois-moi, jouer les vieux faunes dans les bois ne t'aidera pas à oublier tes fautes. Ce passé – dans lequel tu te vautres comme le porc dans sa fange – viendra faire suer tes nuits où que tu ailles. Vois-tu, les morts sont semblables aux chiens : leur fidélité s'accroît à mesure qu'on les nourrit. Et toi, tu es une véritable machine à remplir les panses. Tu ne t'arracheras pas à ta ferraille, ma vieille mécanique. Les morts feront ramper leurs lambeaux, ici comme ailleurs, et jusque dans ton sommeil le plus lourd. Et moi, je danserai parmi la meute. En fait, je

t'attends déjà, vieux frère. Je t'attends...sous les eaux du lac.

- Il est temps de lever nos verres maintenant, fit Jean.

- Je n'ai fait que suivre les ordres, c'était...

- Je sais.

Gabriel avala la capsule avant de boire une gorgée de vin. Il jeta un dernier regard sur son violon et dit :

« J'ai commencé trop tard, c'est quand même dommage. »

Puis il ferma les yeux.

*

L'improbable retour de Charles Socle.

Porter les vêtements d'un cadavre, aussi récent soit-il, ne lui causa aucun trouble. Il s'y sentait presque à l'aise, dans ces affreuses loques. L'assassin déposa le corps nu dans le coffre de sa voiture. Les membres repliés sur le torse, la dépouille ressemblait à un fœtus difforme, à une ébauche sculptée dans l'os.

Sans attendre la nuit, Jean roula jusqu'aux mines de Vallebrune, et traîna le mort dans les profondeurs humides. Au fond d'un boyau, il se retrouva face à un monte-charge surplombant le vide. Comme dans le poème de Dante, la galerie s'ouvrait sur un abîme circulaire.

Entre la roche et la cage, Jean jeta le corps de l'ancien officier dans les ténèbres, dans l'Antenora : le cercle des traîtres envers leur patrie...

En remontant à la surface, la faim creusa son trou. Le jour commençait à décliner. Jean se dirigea vers le village et trouva, étranlée entre deux chaumières, une petite auberge sans nom. À l'intérieur, il fut accueilli par

une poignée de chasseurs brodés sur des canevas, ainsi que par la gueule noire d'un sanglier qui sortait de la pierre, comme un croque-mitaine jaillissant d'un placard.

L'aubergiste, qui travaillait le feu de sa haute cheminée, se retourna et dévisagea un moment l'homme arrêté sur son seuil. Il traîna son énorme ventre vers lui et dit.

- C'est pour quoi ?

- C'est pour manger.

- Reste qu'un fond de civet et des pommes de terre.

- C'est parfait.

- Installez-vous où qu'ça vous chante alors. Ça sera pas long.

Il s'installa face à la cheminée. Le silence était clérical. Au bout de quelques minutes, le colossal aubergiste réapparut chargé d'une bouteille et d'un verre.

- Tenez, fit-il, en attendant que ça chauffe, goûtez-moi ça, la sueur des anges que je l'appelle. Je la sors que pour les grandes occasions. Et ce soir, on peut dire que s'en est une grande! Enfin vous êtes sorti de vos bois, nom de Dieu! On peut dire que vous en avez engraisé des rumeurs! Et des plus folles! Dans le coin, on vous prête davantage des habits de fantôme que d véritables bonshommes! Même que les mères, elles vous invoquent pour calmer leurs moufflets! Au fait, moi c'est André, c'est comme ça qu'je m'appelle, ni plus ni moins. Et vous êtes...

- Monsieur Socle, répondit son visiteur, Monsieur Charles Socle.

- Eh bien Monsieur Soque, avouez qu'c'est quand même bien agréable de se frotter à un congénère de temps en temps, vous trouvez pas ? Mais au fait, depuis combien de temps qu'vous y êtes dans ces bois, ça doit en faire des lustres!

- Tellement qu'il m'est impossible de vous répondre mon cher ami. Vous savez, avec l'âge, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était ... »

Ce soir-là, Charles Socle eut un appétit d'ogre. Sur le chemin du retour, il passa devant une vieille librairie. Il s'y rendra dès le lendemain

matin. Et, bien avant que l'hiver ne s'achève, les étagères de sa vieille maison de bois céderont, une à une, sous le poids de la littérature russe.